



# PLEIN ESPACE

## L'OUEST SOLITAIRE

### Fine déchéance gaélique

par Claudia Parent



Ça se passe dans le village de Leenane, quelque part sur la côte ouest irlandaise. Un endroit damné, où sont condensés les pires clichés d'une mauvaise fête de la Saint-Patrick : virilités bestiales et approximatives, excès d'alcool, barbes grasses et violences abusives. Un lieu où la solitude de chacun est tachetée « d'accidents », de suicides, d'injures et de brutalité. Un endroit où même l'espoir a préféré désertier devant l'implacabilité de ses morons habitants.

C'est la seconde fois que la pièce *L'ouest solitaire* de l'exquis Martin Mc Donagh, auteur irlandais connu notamment pour son humour noir décadent, est présentée dans la salle intime du Théâtre Prospero. Reprise de la deuxième production du Théâtre Bistouri, la pièce explore l'univers perpétuellement conflictuel de Valene et de Coleman, deux frères pareillement demeurés, chacun à leur tour et à leur manière, faisant preuve d'une intelligence émotionnelle explicitement défailante, pour ne pas dire inexistante. La vitrine sur leur vie à deux est ponctuée des visites du père Welsh, prêtre fondamentalement désespéré face au comportement de ses paroissiens, et de Girleen, jeune fille tourmentée par son environnement immoral, qui vend de l'alcool de contrebande afin de survivre à tout ce brasier.

C'est suite à l'enterrement sans larmes ni sanglots du père de Valene et Coleman, mort d'une décharge mensongèrement accidentelle, que le père Welsh tente désespérément de réconcilier les deux disgracieux frangins. Sauf que Valene, un cheap de première, est davantage attaché à son four et à ses figurines catho qu'à n'importe quel être humain, et Coleman devrait pour sa part se voir couronner fier représentant du mot bassesse, ne pensant qu'à manger et à boire de l'alcool qu'il vole à son frère. Un sac de chips, une revue ou une gorgée d'alcool sont tous d'excellents prétextes à la bagarre, ou du moins à la chicane et aux insultes. Tous deux obsédés par une soif exacerbée de virilité, la répétition du mot « tapette » et leur fausse prétention face à leurs expériences sexuelles viennent régulièrement marquer les dialogues.

Malgré les bonnes intentions du père Welsh, ses efforts sont vains. Coleman et Valene n'ont jamais appris à s'aimer. Ils manquent de tendresse. Ils manquent d'altruisme. Ils manquent de sensibilité. On s'imagine que la mère est morte à la naissance de l'un d'entre eux, et l'on constate que ce qui se rapproche davantage d'une relation amoureuse remonte à la petite école. Vieillir ne leur procure aucune maturité. Sans femmes dans leur vie, entendues ici comme des éléments éducationnels et civilisateurs, les deux abrutis de frères peinent à ressentir une émotion ou à faire preuve d'un minimum de moral, ce qui paradoxalement fait rire le spectateur tellement l'extravagance de toute cette violence est non fondée.

Quant à leur environnement physique, il est judicieusement brut, soit à l'image de ses occupants. Planchers de bois, murs de ciments, vieux divan sale en tapisserie délavée et ambiance de fond de sous-sol, voire de bunker, contribuent intelligemment à alimenter le sentiment d'encrassement qui règne dans ce trou perdu. Un muret de pierre entoure le tout, recréant par moment la rive du lac des suicides, où le Père Welsh y vivra des moments de recueillement, solitude et désespoir.

Le jeu des quatre acteurs est bien ressenti, appuyé par une solide mise en scène de Sébastien Gauthier. L'utilisation de l'espace est épatante, particulièrement lors des bagarres bien senties de Valene et Coleman, ou encore lors de moments plus introspectifs, notamment la lecture d'une lettre aux deux frères par le Père Welsh. Certains échanges sont plus forts que d'autres, mais somme toute le jeu est vibrant et émouvant. Marc-André Thibault (aussi fondateur du Théâtre Bistouri), est simplement sans faille : son jeu est d'un naturel déconcertant, proposant un Valene simplet, voire même attachant de par son côté enfantin, sa nonchalance dans son parler et dans sa démarche ainsi que par le vide qui semble invariablement l'habiter. Lucien Bergeron, en Coleman, rend adroitement un être au regard dur, à la violence préméditée et aux remords inexistantes. Frédéric-Antoine Guimond, en ébranlable Père Welsh, transmet bien son découragement face à la haine inapaisable des villageois, hargne qui agit comme le refrain incessant d'un mauvais rêve. Ses moments de colère sont les plus délectables, alors qu'il rage contre Coleman qui pense uniquement à voler des vol-au-vent alors que son voisin vient de mourir, ou contre les petites connes dont il est l'entraîneur de soccer. Quant à Marie-Ève Milot, en Girleen, elle rend bien des traits particulièrement difficiles à défendre sur scène, soit la juvénilité, la vulnérabilité déguisée de son personnage et son amour secret pour le Père Welsh.

L'idée que Girleen ressente des sentiments amoureux pour le Père Welsh peut d'abord surprendre, détonner, sembler pervers ou carrément déplacé, mais puisque cet homme représente le seul homme sensible et sensé du village, puisqu'il est en fait le seul homme apte à ressentir l'amour, il semble alors tout à fait naturel qu'elle s'éprenne de lui. Bien qu'il boive beaucoup, qu'il doute de manière régulière de certains fondements du catholicisme et qu'il manque de colonne, il reste néanmoins le seul homme moral du village de Leenane. Ensemble, le Père Welsh et Girleen parviennent à générer une harmonie qui seconde finement l'imbécillité des deux brutes, contribuant favorablement à leur « mise en valeur ».

Bref, à Leenane tous s'avèrent « experts en solitude ». L'espoir d'aimer ou d'être aimé n'existe plus. On parle ici d'un lieu qui condamne ses habitants à vivre médiocrement de génération en génération. La vie est sans espoir, ou plutôt une simple suite d'évènements plates comme laver le plancher ou mettre des bas sales, jalonnés d'incidents tragiques tels des homicides, des suicides, des coups bas et des mauvaises langues. Et beaucoup d'alcool. Il y a assez de haine dans le monde, ce ne sont certainement pas eux qui vont faire une différence, alors pourquoi s'en faire. C'était comme ça avant, et ça le sera après aussi. Le désir que les choses changent n'existe pas.

Pourtant, la pièce n'est pas que haine et violence. Girleen et le Père Welsh vibrent de sensibilité, et il existe des instants de complicité et des étincelles de tendresse entre Valene et Coleman. Puis, étonnamment, bien que ces quelques moments d'attendrissement nous ramènent toujours plus violemment à l'abasourdissante stupidité et éternelle disgrâce des deux frères, un étrange sentiment de compassion émerge au final de la pièce. En fait, *L'ouest solitaire* propose généreusement un regard humain sur des êtres égoïstes qui semblent avoir perdu leur humanité.

---

#### *L'OUEST SOLITAIRE*

Texte : Martin McDonagh. Traduction : Fanny Britt. Mise en scène : Sébastien Gauthier. Avec : Lucien Bergeron, Frédéric-Antoine Guimond, Marie-Eve Milot, Marc-André Thibault. Scénographie et Costumes : Julie-Christina Picher. Éclairages : Geneviève Fortin. Musique : Myriam Boucher et Pierre-Luc Lecours. Une production d'U Théâtre Bistouri, présentée du 17 septembre au 5 octobre 2013 à la salle intime du Théâtre Prospero à Montréal.

